

La première c'est qu'en effet dans ce livre je raconte une histoire qui est la mienne et qui est la vôtre. Je la lis avec des yeux qui ne sont évidemment pas les vôtres. Je suppose, j'imagine, je suis sûr que nombre de ces analyses ne peuvent que vous heurter, vous scandaliser. Et je lisais d'ailleurs, récemment, sous la plume de Jean Ristat dans *l'Humanité*, un article qui disait très clairement cela.

La deuxième raison, plus générale, c'est que cela fait quinze ans que le débat entre les intellectuels communistes et moi est un débat d'une grande violence, mais sans véritable confrontation, sans dialogue. Alors j'ai trouvé intéressant — enfin on va voir, j'en serai peut-être moins convaincu dans deux heures, et vous peut-être aussi ! — de rencontrer pour la première fois deux d'entre vous et d'opposer nos points de vue. Sans concession évidemment. En sachant bien que, demain matin, le régime habituel de la polémique reprendra ses droits, de part et d'autre. Mais bon ! Ça fait quinze ans que ça dure ! Quinze ans que je suis traîné dans la boue dans vos colonnes ! Quinze ans que je ne me prive pas non plus de dire ce que je pense de votre parti ! Eh bien, mettons que cette rencontre, pour le philosophe et le romancier que je suis, finissait par devenir bigrement tentante !

Jean-Claude Lebrun : Dans votre livre vous revendiquez un engagement qui se veut dérangeant. Les communistes pour leur part conçoivent naturellement leur engagement comme dérangeant. Il faut donc que nous nous expliquions sur ce qui dérange, ou dérangerait. Il faut également voir comment sont respectivement reçus votre engagement et le nôtre. Celui-ci systématiquement ignoré, celui-là fortement mis en avant par les médias. N'y a-t-il pas, par exemple, une contradiction de principe entre votre propre proclamation d'engagement dérangeant et votre statut d'homme sur-médiatisé ? Et cette absence de contradicteurs ?...

Bernard-Henri Lévy : Ça, rassurez-vous, c'est pareil pour tout le monde puisqu'on sort à peine d'une période où le non-débat était devenu la religion dominante et où l'accord à tout prix, le consensus, l'obligation de trouver entre deux *mots* le moindre, et entre deux clercs le dénominateur commun, étaient devenus le principe absolu de tous les intellectuels. C'est ce que j'ai appelé dans un livre antérieur le « principe du Sartron », cette espèce de joie béate à voir les deux adversaires historiques se retrouver, ne faire plus qu'un, dans cette fameuse scène de la rencontre Sartre-Aron sur le perron de l'Élysée. En tant que telle, la scène était belle : voir deux intellectuels réclamer des visas pour ces victimes absolues qu'étaient les boat-people vietnamiens, était évidemment un spectacle dont il y avait tout lieu de se réjouir. Mais voir cette image érigée au rang de symbole suprême de l'époque, la voir devenir l'impératif caté-

gorique du moment, voilà une chose à laquelle je ne me résignerai personnellement pas. Donc on sort d'une époque où il n'y avait plus de débat du tout, et d'une certaine manière en voilà un. Tant mieux. Bon. Maintenant, être dérangeant, ça veut dire quoi ? Vous dites que les communistes par exemple sont « dérangeants ». Voilà qui, précisément, me semble hautement douteux. Et l'un des reproches que je vous fais, c'est au contraire de penser votre engagement comme une sorte de collaboration avec le sens de l'histoire, de concevoir l'intelligence critique comme une bonne lecture des desseins, non pas de la Providence, mais de l'Histoire. Il y a des variantes bien sûr. Mais l'intellectuel communiste est quand même, en gros, quelqu'un qui adhère à l'histoire, qui s'y plie et qui, par conséquent, finit pas s'inscrire dans l'ordre des choses. L'ordre futur peut-être. L'ordre secret. Mais l'ordre quand même.

Moi, à l'inverse, je me suis fait une loi de m'engager, oui. De prendre des partis. Mais de le faire compte non tenu de leur inscription éventuelle dans le sens d'une histoire en train de se faire. C'est ça la différence entre nous. Et c'est ça qui fait qu'un intellectuel est vraiment dérangeant. Un intellectuel qui dérange, c'est un intellectuel qui commence par s'insurger contre ce qui me semble être la dictature première : la dictature de l'histoire et de ses prétendues lois.

Jean-Paul Jouary : Il y a sans doute diverses manières d'entendre le mot « dérangeant », le mot « histoire », le mot « lois » aussi. Cela dit, je verrai quand même un paradoxe, le mot est faible, dans cette affirmation que vous êtes dérangeant, parce que vous refusez de vous plier à des lois de l'histoire. On peut, comme vous, faire abstraction que ces lois de l'histoire ouvrent des possibles contradictoires, dont l'un l'emporte sur l'autre selon les choix qu'un peuple fait finalement dans des conditions qui sont toujours singulières. Se plier à l'ordre du monde, pour un communiste, ce n'est pas se plier à une logique d'ores et déjà existante, mais c'est essayer de comprendre les contradictions et les possibles contradictoires qu'elles engendrent pour contribuer à franchir certains obstacles. Être communiste, français en tout cas, c'est tout faire pour modifier le possible dominant. En ce sens l'intellectuel communiste est dérangeant dans la mesure où, effectivement, il se heurte à des dominations existantes, dont les tenants n'ont d'autre ambition que de faire durer la logique qui se développe.

Quant à votre conception du dérangement, depuis dix ou douze ans, quels que soient d'ailleurs ceux qui vous attaquent d'un bord ou de l'autre, selon vos livres et vos prises de positions, c'est un message qui a toujours été extraordinairement médiatisé. Alors ce serait un paradoxe qu'un point de vue soit vraiment dérangeant lorsqu'il est mis en scène de façon mé-